

« Polichinelle amoureux », de Giovan Domenico Tiepolo, 1793



connu Casanova. « *Le seul malheur est d'être né* », disait-il en écho aux lettres dépressives de Mme du Deffand. Il l'avoue: son rêve ultime serait de retourner dans ce sexe d'où il n'aurait jamais dû sortir. Cette manie pèse si fort sur lui qu'on voudrait l'en délivrer d'un mot. C'est un martyr qu'il vit et qui le rendrait pathétique si, par la simplicité naïve et presque adamique de son style, il ne nous faisait rire avant tout. La vérole qu'il contracte dans un « casino » du Grand Canal atteint à cet

Des nouvelles d'Eros



Baffo

Pauvre, mais de vieille souche, Zorzi Baffo (1694-1768) était un habitué de la place Saint-Marc, alors réservée aux seuls aristocrates. Il y quêtait inlassablement ses proies, quand il ne siégeait pas à la Terziana Vecchia, chargée de l'approvisionnement en poisson de la ville. En plein déclin économique, Venise livre alors ses derniers carnivals à des Européens fascinés. On recense 220 casinos dans la paroisse environnant Saint-Marc, en 1765, sans compter les boutiques à café où les «dames» attendent en sirotant un chocolat. «Un pays de cocagne où l'on fait à cœur joie», exulte Baffo, qu'Apollinaire avait déjà sorti de l'enfer de la Bibliothèque nationale en 1910.

EDITION *Les ouvrages érotiques font florès, et ce n'est pas un hasard si les éditeurs exhument des témoignages du passé. Visites à Venise et chez les Latins.*

PAR CLAUDE ARNAUD

Confessions érotiques, anthologies paillardes, histoires de la vie amoureuse... chaque jour voit paraître des opuscules que l'Eglise, le Parti ou la République auraient qualifiés autrefois d'obscènes. Nos sous-sols grouillaient d'érotomanes qui n'attendaient que cette fin de siècle pour resurgir à l'air libre, maintenant qu'ont cessé les actes de foi publics – les « autos da fé » des inquisiteurs portugais. Hier, c'était l'Anonyme anglais qui consigna sa « Vie secrète » en six mille pages à l'ère de la pudibonde Victoria (1). Aujourd'hui, c'est un Vénitien des Lumières, issu d'une famille siégeant au Grand Conseil, qui ressort de l'oubli pour crier ses besoins pressants.

Un ancêtre trop humain de Sade

Il n'y a chez Zorzi Baffo qu'un désir, une préoccupation, une « philosophie »: jouir. Ses quatre-vingts sonnets « à la gloire du con », ses soixante-deux leçons « pour bien foutre », ses quarante-trois « éloges du vit » – notez la proportion – donnent l'ampleur de la manie qui anime ses « Œuvres érotiques ». C'est une affaire de piston racontée par un aristocrate désargenté, l'obsession mécanique d'un homme laid dont le priapisme fait courir les femmes – mais dans le sens contraire. Des abbés sodomites aux nonnes simoniaques, tout le monde semble jouir dans la Sérénissime, cette ville où la prostitution est industrie d'Etat – à l'exception de ce pauvre Baffo, sans cesse répudié et toujours commandeur, comme le vieux Pantalon de la commedia dell'arte.

Il y a de l'embryon chez ce Vénitien qui

égard des sommets de drôlerie. Condamné à souffrir l'enfer à chaque fois qu'il « décharge », Baffo s'interroge sur l'utilité de poursuivre. N'est-ce pas le secret même du sexe, ce soulagement toujours à refaire, que confesse cet ancêtre trop humain de Sade ?

Les Grecs et les Latins étaient plus détendus – si l'on ose dire. Leur religion n'avait jamais combattu le plaisir, au contraire de la nôtre; c'est au dieu Priape que les propriétaires demandaient de garder leurs jardins, leurs fleurs et leurs légumes. Destinées à délimiter les terrains, les statuetstes érigées qu'on lui vouait étaient censées faire fuir les voleurs. Les quatrains paillardes gravés sur ces épouvantails libidineux promettaient des châtiments allant de la sodomie au viol. On ne peut lire ces graffitis sans rire, là encore, tant l'angoisse engendrée par l'obscénité encourage une autre décharge, sonore celle-là.

Chaque époque a la religion qu'elle mérite

Sans doute n'est-ce pas un hasard si de tels témoignages sont exhumés aujourd'hui. Ces érotomanes épuisés et ce Priape aux attributs grotesques, c'est nous. Seule victoire d'un lointain mois de mai, le sexe est devenu la référence majeure de l'industrie, des médias et de la publicité. Mais, sauf sous les oliviers de la Provence profonde, où a-t-on encore le temps de se laisser aller? Chaque époque a la religion qu'elle mérite, et l'érotisme en vaut largement d'autres, qui n'hésitent jamais à faire souffrir leurs fidèles et massacrer leurs ennemis. Mais il est possible que nos sociétés, sur ce point encore, soient en passe de devenir non pratiquantes. ■

1. Voir l'article de Michel Schneider dans *Le Point* n°1149.

« Œuvres érotiques », de Baffo. Traduit du vénitien par A. Ribeaucourt. Edition et présentation de Pascal Dibie (Zulma éditeur, collection « Dix-Huit », diffusé par Calmann-Lévy, 387 pages, 145 F).

« Les jeux de Priape. Anthologie d'épigrammes érotiques », textes choisis, traduits du latin et préfacés par Florence Dupont et Thierry Eloi (Le Promeneur, 109 pages, 85 F).

A lire aussi: « Histoire naturelle de l'amour », de Helen Fischer (Hachette, collection de poche « Pluriel », 454 pages, 75 F).